

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant un ensemble de POÈMES.

87^e ANNÉE

N^o 4512

L'ILLUSTRATION

24

AOUT

1929

LOUIS BASCHET, Secrétaire général.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



LES PRÉPARATIFS NOCTURNES DE DÉPART DU « GRAF-ZEPPELIN » POUR SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE
A la veille : le dirigeable dans le hangar de Friedrichshafen. — Au-dessous, le groupement des sacs postaux.

Voir l'article, la carte et les autres photographies pages 126 et 127.

POUR LA RÉGÉNÉRATION DE NOTRE PAYS

ENQUÊTE SUR LA POPULATION
DE LA FRANCE

par LÉODOVIC NAUDEAU

(Suite aux numéros des 26 janvier, 2 et 23 février, 16 mars,
13 avril, 4 mai, 1^{er} et 29 juin, 27 juillet 1929.)

LE DÉPARTEMENT DES BOUCHES-DU-RHÔNE

Puisque l'orientation de cette étude m'a retenu, jusqu'à présent, dans le Midi, pouvais-je y séjourner tout en ignorant les Bouches-du-Rhône? La population de ce département s'approche du million, chiffre que dépassent seuls la Seine, le Nord, le Pas-de-Calais, la Seine-et-Oise, et que seul égale le Rhône. Pouvais-je méditer en ces confins et ne point regarder Marseille, la seconde ville de France, la capitale du Sud et notre plus grand port? Autant eût valu aller en Égypte et ne pas contempler les Pyramides.

Mais, va-t-on me dire, depuis cinquante ans et plus et avant même qu'on ne se fût aperçu de la dépopulation française, Marseille, déjà, était décrite comme une cité tout à fait exceptionnelle, le centre d'attraction d'une continue immigration. Les Bouches-du-Rhône ne constituent donc pas l'un de ces départements types où vous pourriez suivre l'évolution d'une population fondamentalement indigène. Il y aurait du vrai dans cette objection, mais il nous est impossible de vouloir ignorer de quelle manière se constitue, présentement, la masse humaine en un point aussi vital, aussi essentiel à l'économie française.

Il y a type et type. Aujourd'hui les Bouches-du-Rhône représentent précisément, à nos yeux, le type de ces départements où une immigration massive, intensive, continue finit par suggérer des inquiétudes à celui qui préférerait ne point voir se décomposer notre patrimoine national.

La caractéristique de quelques Marseillais de mes amis, c'est d'être, à ce sujet, fondamentalement optimistes. La dépopulation? Ils la déplorent, mais pour les pays circonvoisins, pour les Basses-Alpes, pour le Var. Quant aux Bouches-du-Rhône, disent-ils, « elles vont très bien; leur population ne cesse d'augmenter ». Oui, évidemment, la statistique en témoigne, elle ne cesse d'augmenter, mais de quelle manière?

On nous dit qu'il y a près d'un million d'êtres dans les Bouches-du-Rhône. Mais quels sont-ils? D'où viennent-ils? Il y a humains et humains. Quelle sorte de France est-on en train de nous composer sur ces rivages de beauté? Connaissions-nous? Essayons de prévoir quelle destinée nous nous préparons à nous-mêmes.

Dans l'esprit des voyageurs non prévenus, un Marseillais devrait être, en général, le descendant d'une lignée de Marseillais. Mais qu'en est-il? A supposer que l'Edmond Dantès d'Alexandre Dumas ait existé, ses contemporains auraient dû faire souche. Combien, parmi les actuels habitants des Bouches-du-Rhône, ont eu un aïeul qui ait pu connaître ou voir l'hypothétique Edmond Dantès? Combien ont eu un arrière-grand-père qui, en 1793, soit venu à Paris chanter la *Marseillaise*? Combien?

Promenons-nous au hasard et sans aucun parti pris dans cette cité attirante. Oui, elle est attirante! On désire si ardemment la revoir quand on s'est trop éloigné d'elle! Promenons-nous; laissons la grande ville se raconter elle-même; ce qu'elle nous révélera, c'est ce qui existe, et ce qui existe, nous voulons désormais ne pas l'ignorer.

A première vue, celui qui revient à Marseille retrouve l'allégresse de ses impressions de jeunesse. Le nouveau venu, lui, tout d'abord n'aperçoit rien, n'est offusqué par rien; il a d'ailleurs, aux premières heures, une tendance toute naturelle à se cantonner dans les quartiers élégants. Or il n'y a pas d'avenue plus brillamment française que la Cannetière. Vous pénétrez dans les cafés qui la bordent. Vous distinguez, assis en rangs dans une pénombre savamment entretenue, des messieurs corrects, attentifs, concentrés, tous occupés à faire de grandes parties de cartes, comme à Orléans ou à Nancy. Vous voyez là de bonnes têtes de « négociants » français. Ah oui! Les bonnes et classiques têtes de négociants penchés sur notre traditionnel jeu de cartes dont les étrangers s'étonnent toujours! Quelques-uns de ces négociants-là sont probablement nés au Pirée ou près du canal de Corinthe, mais ils ont su donner les attitudes qu'il fallait pour nous rassurer.

Les magasins somptueux de la rue Saint-Ferréol, de la rue Paradis, de la rue de Rome sont encore, en majorité, possédés par des Français de vieille

souche et leurs enseignes ne suggèrent pas beaucoup plus qu'en d'autres villes l'idée d'une influence étrangère. Il semble tout d'abord que la rue de la République soit une autre rue La Fayette. Et si vous montez aux belles villas du Prado ou de la Corniche où vivent les vieilles familles marseillaises, vous n'y remarquerez rien qui s'écarte de la plus aimable tradition française. J'entre aux Variétés. On y joue et même on y joue extrêmement bien... les *Cloches de Corneville*! Les chanteurs sont supérieurs à ceux du même ordre entendus à Paris. La salle, bondée, les encourage par des ovations. Quelles que soient les origines ethniques de ce public, il semble docilement s'assimiler jusqu'à nos flonflons.

— Eh bien, m'objecte un ami, cela ne suffit-il point et pourquoi nous alarmer du reste? Vous venez de le dire vous-même, il y a depuis très longtemps à Marseille un certain élément cosmopolite.

— Oui, et il faudrait, en quelque sorte, remonter aux Croisades pour retrouver ici le début de l'immigration italienne. Mais, avant le milieu du dix-neuvième siècle, les étrangers attirés par l'activité de notre grand port étaient, en majorité, des gens aisés, des trafiquants relativement peu nombreux; ils voulaient essayer d'augmenter leur fortune par le négoce. C'est entendu, on a, de longue date, vu à Marseille des personnages exotiques, des Méditerranéens de tous les types, des Levantins, des *Tours*, des gens des îles, des hommes au teint sombre, venus des pays à perroquets. Mais, dès le dernier tiers du dix-neuvième siècle, des masses, de grandes masses prolétariennes étrangères se sont mises à leur tour en mouvement, attirées par l'essor des industries marseillaises et par cette certitude qu'il y avait, ici, des vides à combler. Aujourd'hui, le promeneur, s'il s'écarte des voies les plus centrales de Marseille et s'il pénètre dans cet autre Saint-Denis, usiner, surpeuplé et dépeuplé qui constitue les quatre cinquièmes de la ville, ce promeneur voit soudainement le décor se transformer. Il observe, il guette, il prête l'oreille. Dans toute cette grande masse populaire qui l'entoure, il lui semble plus d'une fois que les éléments autochtones ne sont déjà plus qu'une minorité et que d'ailleurs, dans bien des cas, l'autochtone d'aujourd'hui n'est lui-même que le rejeton de l'immigré d'autrefois.

**

La nuit est chaude. Vous remontez en flânant la Cannetière et vous la quittez au boulevard Dugommier. Vous arrivez vite au bel escalier monumental, tout battant neuf, qui monte à la gare. Mais quels sont tous ces enfants, d'ailleurs jolis, qui jouent sur les marches? Tiens, c'est drôle! Pas un seul ne parle français. Toutes sortes de gens, dont le teint n'est pas clair, prennent le frais, assis par terre sous les magnifiques lampadaires qui n'ont pas été mis en ce lieu à leur intention. Vers quelle kasbah s'acheminent toutes ces Maugrabines qui luovent là-bas? Et nous sommes à deux pas de la flamboyante Cannetière. A peine s'en est-on éloigné qu'on tombe en des quartiers de Naples, d'Alger ou de Port-Saïd!

Un soir, un beau soir d'été. La poussière du Vieux-Port, chargée de salures, éparpille un relent lointain de choses épiques. Un soir de langueur, place Victor-Gelu; des musiciens en sueur, sur une estrade, égrènent des rythmes qui, en ce milieu, semblent retrouver leur patrie.

C'est une fête de quartier, une petite fête discrète pour pauvres, organisée à la bonne franquette en marge du quai, dans une faible leur orangée. Les tramways n'ont point interrompu pour si peu leur circulation. A chaque instant ils dispersent les premiers rangs d'une foule qui se reforme, obstinée à contempler une autre foule, celle qui tourne devant le buste de Victor-Gelu. Et celui-ci, constatons-le tout de suite, atteste formellement, par son geste de bronze, l'ahurissement et la réprobation que lui inspire, désormais, le monde extérieur.

Le doux félibre avait naguère rêvé qu'un jour, autour de son effigie, de jeunes Provençaux amoureux réciteraient docilement des vers aux belles Provençales pensives. Des couples enfiévrés, appuyés au piédestal de sa statue, avait-il espéré, évoqueraient son souvenir dans la langue de Mistral. Avant d'écrire son dernier vers, Gelu se les était représentés, tous ces jeunes Français du Sud, ardents à savourer la musique du verbe. Harmonie! Harmonie! Et, en cette soirée de langueur, que voit donc, autour de lui, le pauvre Victor convulsé? Quels étrangers Latins se dancent autour de son monument?

Des nègres, toutes sortes de nègres, des nègres gros et des nègres maigres; des Chinois à l'œil enrouillé dansent avec application; des Annamites

prennent des attitudes avantageuses; toutes sortes d'hommes de couleur, aux origines indéfinissables, font, devant Victor-Gelu, comme s'ils étaient chez eux. Les blancs toutefois dominent en cette réunion, mais ce sont en grande partie des blancs importés, et, quand on les entend parler, on se rend immédiatement compte que leur grand-père n'a pas dû naître dans le même village que celui de notre Victor. Presque tous les hommes portent l'uniforme de leur dur labeur; la cotte bleue. Voilà pour le premier plan de ce tableau nocturne.

Au second plan, dans la pénombre, le débouché des ruelles étroites qui avoisinent l'hôtel de ville et aboutissent perpendiculairement au Vieux-Port. L'hôtel de ville! Le roi Soleil! Ah! que font désormais ces pompeux souvenirs de la France des Français, en ce monde d'allusions et d'épaves? En des lieux où des silhouettes inquiétantes sont aperçues beuglent des orgues de Barbarie, crépissent des pianos mécaniques, nasillent des gramophones. Tous les oiseaux de nuit sont aux aguets. Et, à l'estuaire des rues, des femmes en cheveu, infatigables, le geste pressant, croisent comme des corsaires.

Enfin, au troisième plan, plus près du pont transbordeur, voilà un tout petit ménage de chevaux de bois où, ignorant tant de fange, des enfants, dans leur innocence, tourment, extasiés, au son d'un orgue de Barbarie. Il y a là d'adorables chérubins ravis par tant de lumière et de vacarme. Quelle est leur origine exacte? Ils appartiennent à la grande internationale de l'enfance et ils deviendront ce que le milieu social où ils grandiront les fera. Leurs parents? Je prête l'oreille. Les humbles travailleurs qui couvent des yeux leurs petits juchés sur les chevaux de bois, leur parlent dans toutes les langues de la Méditerranée et même, quelquefois, cela n'est pas rare non plus, en français.

Je me retourne. A quelle distance pourrions-nous être de la Cannetière? Tout au plus, je dois me rendre à l'évidence, à quatre cents mètres. Là-bas sont les cafés somptueux, les négociants recommençant de nouvelles parties de cartes, les capitaines au long cours, les hommes d'affaires descendus de leurs automobiles. Là-bas est la grande ville bourgeoise, le train brillant de la civilisation. Et, à quatre cents mètres de là, un quartier de Port-Saïd! Séparés par quatre cents mètres, deux mondes distincts, étrangers l'un à l'autre, cherchant à ne pas se voir!

La rue des Chapeliers est fortement caractérisée par ce fait qu'on n'y porte plus de chapeaux. Ceux que des promeneurs y aventurent par mégarde y sont seulement tolérés. Aux portes et aux devantures, des chéchias; aux fenêtres des étages, des chéchias; sur la tête des hommes qui marchent, des chéchias; sur la tête des hommes arrêtés au milieu de la rue, des chéchias. Il n'y a point ici de blancs et il n'y a point de noirs; il y a des Africains du Nord, tous coiffés de la chéchia. La rue des Chapeliers est devenue le campement central des Kabyles.

Quand vous débouchez, pour la première fois, dans cette étroite rue si voisine, après tout, du centre de Marseille, vous vous demandez si une exceptionnelle mise en scène n'a pas été, ce jour-là, organisée. Pourquoi la rue est-elle toute rouge et comme pavoisée de chéchias? Quelle ostentation pousse cette masse de Kabyles à se tenir debout sur la voie publique, comme des figurants de théâtre? Tous ces hommes à chéchias rouges, assez renfrognés et d'allure peu loquace, ont l'air d'avoir été apostés là pour y servir à une démonstration dont le sens devra se découvrir plus tard. Hélas! ce n'est point un désir de parade qui les pousse à s'exhiber au grand air, mais bien plutôt l'exiguïté, l'encombrement des lieux où ils auront à dormir.

Seigneurs rances de vieux gourbis, petites tasses de café à la turque portées sur des plateaux de cuivre, méfiance concentrée de toutes ces centaines de Barbaresques dont le regard triste vous donne à comprendre que vous n'êtes pas ici chez vous. Ces pauvres diables ont tenu à se reconstituer une véritable Kabylie où plusieurs restaurants maures tiennent d'ailleurs à leur disposition un appétissant couscous. Leur désir de se sentir entre eux, comme il est compréhensible! Un rythme assourdissant de danse du ventre semble parfois s'élever de très loin. Et dire qu'on croit encore devoir organiser, dans les expositions coloniales, des « rues indigènes »! De qui se moque-t-on? Nous avons beaucoup mieux, ici, en permanence.

**

Quand on parle des Arméniens, beaucoup de gens, je ne sais pas du tout pourquoi, hochent la tête et trouvent qu'on en rencontre vraiment trop

L'ILLUSTRATION



Vue panoramique de la ville : l'entrée du Vieux-Port avec son pont transbordeur ; à droite, Notre-Dame-de-la-Garde sur sa colline ; au fond, les hauteurs de Saint-Cyr et de Marseilleveyre.



Notre-Dame-de-la-Garde, le Vieux-Port et l'enfilade des bassins où s'amarront les paquebots.
A droite de Notre-Dame-de-la-Garde, le pont qui conduit à la plate-forme supérieure de l'ascenseur.

MARSEILLE ET SES PORTS

Photographies Michaud.

L'ILLUSTRATION



Le théâtre antique et les arènes d'Arles; entre les deux, la tour des Cordeliers. — *Phot. Michaud.*



Les baraquements du camp Oddo, résidence des Arméniens, dans la banlieue de Marseille.

CONTRASTES EN PROVENCE

à Marseille. Il faut aller loin, presque en banlieue, près de la grande artère qui conduit à la route d'Aix, pour découvrir enfin un terrain vague et pelé longé par un ruisseau grasseux ; là, au cours de la guerre, dans des baraquements, furent installées, paraît-il, des troupes indiennes. C'est le camp Oddo ; il a subsisté en partie, branlant, embossé, misérable au delà de toute expression. Depuis des années, il sert d'abri momentané aux successifs flots arméniens que les bouleversements politiques survenus en Asie refoulent continuellement vers nos rivages. Des infortunés, sans doute, et dignes de pitié ! Oui, mais la statistique révèle, rien qu'à Marseille, la présence de 17.634 « Arméniens et Libanais ». Or, je ne trouve plus au camp Oddo que quelques centaines de personnes. Les autres, avec une rapidité inouïable, ont déjà filé et auraient fait leur trou « dans les affaires ». Et alors les Marseillais, jugeant sans doute d'après certains symptômes, commencent à se demander avec inquiétude s'il est justifié ou non ce fameux dicton moscovite suivant lequel un Israélite fait marcher trois Russes, tandis qu'un Grec met dedans trois Israélites et qu'un Arménien est plus malin que plusieurs Grecs. Ces facilités, empreintes d'exagération, ont cependant ceci de vrai que la race arménienne intelligente, insinuante et opiniâtre s'est toujours montrée particulièrement apte à promouvoir ses intérêts matériels.

En tout cas, ils n'ont certainement pas l'air de banquiers en villégiature, les émigrants que je trouve, en ce jour, au camp Oddo. Décidément, c'est ici le dernier degré de l'habitation et, plus bas que cela, il ne peut y avoir que le dessous des ponts. Quelques arbres, qui ombragent pauvrement ces gourbis, voudraient bien être ailleurs. Ceux-ci, c'est un fait, ont su prendre une espèce d'allure orientale avec des simili-terrasses en sapin où sont assis dignement des vieux à grosses culottes et à barbe fleurie. Ces étrangers ont décidément réussi à transformer quelques squelettes de baraquements en un village d'Asie Mineure. Il y a ici des visages, des silhouettes qu'on s'imaginerait déjà vus à Constantinople ou du côté d'Erzeroum. Autour de rattachées composées en plein air vont et viennent des femmes attentives. Leurs épaisses tresses s'amoncellent dans un mouchoir-turban dont la pointe pend entre leurs épaules. Une infinité de poules, de poulets et de marmaille grouillent entre ces cahutes. Il faut le dire, ces parias, ces fugitifs, ces miséreux montrent une proflité inouïable ; ils n'ont pas une pierre où reposer leur tête et ils sont hantés par l'idée fixe de multiplier leur type.

Si je m'en rapporte à certaines autorités, les Arméniens de Marseille se montrent jusqu'à présent peu assimilables, très particularistes, soumis à la voix de leurs prêtres et s'efforçant même de tourner nos lois scolaires en organisant certaines écoles privées où nos directives seraient ignorées. Quoi qu'il en soit, gardons-nous bien de nous moquer du camp Oddo : c'est une pépinière de futurs dirigeants. Considant la facilité avec laquelle des immigrés de fraîche date peuvent maintenant s'immiscer dans nos affaires publiques, considérant aussi l'habileté très particulière des Arméniens, on peut être assuré qu'avant un demi-siècle des hommes qui auront joué, enfants, au camp Oddo seront conseillers municipaux, voire députés de Marseille ; ils « contrôleront » de grands journaux et feront travailler dur les quelques autochtones qui subsisteront peut-être encore.

Voici encore d'autres échappés de la mer Noire, mais ils ont à nos yeux plus de lustre : il y a, dans l'arrière-plan de la gare Saint-Charles, de grandes esplanades irrégulières et sans ombre où d'anciens baraquements militaires constituent un gros village de bois demeuré relativement habitable. J'y trouve des enseignes en langue russe, une *bakaleinaia lavka*, c'est-à-dire une épicerie, et même, si je m'en souviens bien, un *traktir*, une auberge comme on aurait pu en voir dans les campagnes aux environs de Petrograd. Ce lieu, depuis la définitive décade, sert de refuge aux fuyards de l'ancienne Russie en déroute. Furtivement passent des hommes à silhouette martiale, portant les insignes des ordres bien connus de moi. Et il y a encore là, à droite et à gauche, quelques belles femmes potelées qui, sous l'ancien régime, ont très bien pu avoir « leur jour », commander à un nombreux domestique et se faire baiser la main dans les salons par des *tschinovniks* considérables et chamarrés. Des enfants sans souci jouent à côté de moi et, bien qu'ils fréquentent, me dit-on, l'école communale, c'est en langue russe que je les entends converser entre eux. Peu à peu, d'ailleurs, le village russe se dépeuple ; il a été bonné autrefois et déjà il ne contient plus que quatre ou cinq cents personnes ; les autres se sont égarées : le monde



Les maisonnettes de bois du camp russe, près de la gare Saint-Charles, à Marseille.

est vaste, la vie est bonne, à Marseille, mais ailleurs qu'entre ces planches. Voilà donc par quoi est représentée chez nous, en 1929, la grande Russie. O souvenir de l'amiral Avellane ! Toulon n'est pas loin !

**

On ne peut pas éluder indéfiniment la nécessité de faire parler les nombres. Quelles que soient l'intensité et l'abondance de certaines descriptions, je vous mets au défi, si vous vous en tenez à elles, de communiquer aux lecteurs qui n'ont point vécu dans le milieu que vous analysez une notion assez claire, assez palpable de son état pour qu'ils puissent par la suite en raisonner. Car raisonner, c'est toujours comparer, et le plus important élément de la comparaison réside dans les quantités. Les choses fortes doivent être dites simplement et rien n'égale en simplicité la nudité d'un chiffre. Les chiffres sont arides, ennuyeux ; j'en conviens, je le déplore. Mais voulons-nous, oui ou non, savoir à quoi nous en tenir ?

Il y avait, en 1851, dans les Bouches-du-Rhône, 407.555 Français, plus 21.434 étrangers, soit 428.989 étrangers pour 10.000 habitants. Ces chiffres passaient, en 1911, respectivement à 608.532 et 137.223, soit 1.704 étrangers pour 10.000 habitants. En 1921, on inscrivait 604.939 Français et 147.057 étrangers, soit 1.748 étrangers pour 10.000 habitants. En 1926, 749.431 Français avaient



Emigrés russes dans une ruelle du camp, entre des baraques Adrien.

à côté d'eux 180.118 étrangers, soit une proportion de 1.938 étrangers pour 10.000 habitants. En 1928, le nombre des étrangers, d'après une statistique qui vient d'être faite et dont j'ai obtenu la vérification, est supérieur à 250.000. Dès lors, la proportion des étrangers dépasse 3.000 pour 10.000 habitants. Or le département de la Seine, si saturé qu'il semble être d'étrangers, n'en comptait, en 1926, que 936 pour 10.000 habitants, à cause de l'énormité permanente de la masse autochtone. Seul, le département des Alpes-Maritimes, absolument exceptionnel, en atteignant en 1926 la proportion énorme de 3.231 étrangers pour 10.000 habitants, dépassait à cet égard les Bouches-du-Rhône.

Encore est-il bien nécessaire de mettre fortement en lumière que ces pourcentages, vicieux en leur principe, atteignent la réalité. Sans doute, en 1851, les 407.555 Français recensés étaient presque tous d'authentiques Provençaux. Mais, à mesure que le temps a marché, on a de plus en plus compris, dans la masse des « Français », les naturalisés, les enfants nombreux engendrés en France par des étrangers. Ainsi, beaucoup de ceux que nous appelons, à première vue, des autochtones, puisqu'ils naquirent à Marseille, sont eux aussi des descendants directs d'étrangers, tant et si bien que toute tentative de discrimination entre les différents atavismes méditerranéens devient positivement impossible.

Il y avait dans les Bouches-du-Rhône, en 1872, 32.500 Italiens. Ce chiffre s'élevait, en 1901, à 98.631, en 1906, à 111.801 et, en 1928, à 166.306 (dont 138.171 à Marseille).

En ce qui concerne les Espagnols, leur quantité était de 4.771 en 1872, de 2.439 en 1901, de 3.242 en 1906 ; elle est, en 1928, de 33.525 (dont 22.859 à Marseille).

Les « Arméniens et Libanais » (ainsi s'exprime la statistique), assez peu connus ici avant la guerre, sont au nombre de 19.287 (dont 17.634 à Marseille).

Les Grecs n'avaient que 1.049 sujets dans les Bouches-du-Rhône, en 1901, et on en compte aujourd'hui 5.832.

Énumérons encore 5.200 Russes, 5.013 Syriens, 4.200 Suisses, 3.095 Turcs et nous en aurons fini avec les principaux groupes, mais nous n'aurons pas nommé les vingt ou trente autres peuples qui ont ici des ressortissants, comme la Perse avec 875 sujets, la Bulgarie avec 450 sujets, la Chine avec 126 sujets, les Serbo-Croates avec 870 sujets, et combien d'autres, dont le détail serait, à la longue, fastidieux. Et nous n'avons énuméré, parmi ces catégories, ni nos sujets d'Algérie, si nombreux, comme vous l'avez vu, et qui ne peuvent pas être comptés comme des étrangers, ni les nègres de nos colonies africaines, ni les Hindous, ni les Somalis, chauffeurs de bateaux, souteurs, oiseaux de passage : population flottante fréquemment modifiée, difficile à évaluer et qui échappe souvent à tout contrôle.

Je dois déclarer qu'à Marseille j'ai bien rarement entendu dire du mal des Italiens. L'interpénétration des deux populations, l'indigène et l'immigré, est si profonde et déjà si ancienne qu'elle ne provoque plus guère de réaction... Convenons-en, ce serait même là une opération idéale de fusion pacifique et d'europanisation par la pratique, si certaines

tendances d'un nationalisme intense, manifestées non loin de nous, n'avaient jeté un jour nouveau sur l'évolution des événements.

Quelles sont ici les occupations des Italiens ? A quoi bon le demander ? Une agglomération aussi énorme a forcément des représentants dans toutes les catégories du labeur. Italiens, le valet, la femme de chambre, le garçon d'ascenseur de votre hôtel. Italien, le chauffeur du taxi dans lequel vous montez. Italien, ce brave pêcheur marseillais qui vous propose, autour du port, ses fruits de mer. A chaque instant, à Marseille, de jeunes gens qui parlent la langue française comme vous et moi vous donnent le change. Vous croiriez qu'ils ont été élevés à Montmartre et ce sont des Italiens.

Mais les grandes masses italiennes forment surtout le prolétariat usinier. « Employés aux travaux pénibles, peu hygiéniques et peu rétribués, dédaignés par les ouvriers français, écrivait l'Encyclopédie départementale en 1921, les Italiens fournissent aux industries marseillaises une main-d'œuvre précieuse qu'il serait impossible de remplacer. »

Faut-il admettre que les Italiens trouvent ici des affinités non rencontrées par eux, aussi spontanément, dans les autres parties de la France ? A Marseille, les mariages mixtes sont remarquablement plus fréquents que dans le Lot-et-Garonne ou le Gers. Durant la période quinquennale 1901-1905, alors que la moyenne annuelle des mariages entre Italiens célébrés au consulat a été de 463, le nombre de mariages mixtes enregistrés, eux, à l'hôtel de ville, a été de 380. Tel conseiller municipal, un Marseillais de vieille souche, a épousé une Italienne. Tel autre a pour beau-frère un Italien. Les cas de ce genre ne sont pas exceptionnels mais très nombreux. Le grand problème de l'assimilation sera d'ailleurs discuté séparément dans une autre partie de cette étude.

**

Si grands qu'aient pu être les besoins de main-d'œuvre causés par l'expansion de l'industrie dans les Bouches-du-Rhône, il va de soi que cette région n'eût pas pu recevoir, en si peu de temps, un nombre aussi fabuleux d'immigrés si elle avait donné elle-même naissance, d'année en année, à une quantité normale d'êtres nouveaux, représentant des besoins, c'est-à-dire des forces de labeur.

Quel a donc été le cours des choses dans les Bouches-du-Rhône ? Encore une fois, je tiens à le répéter, ce n'est point par la comparaison pure et simple de certains chiffres qu'il est facile de s'en rendre compte du premier coup. Ne le perdons jamais de vue : dans les totaux de notre natalité actuelle nous incorporons d'emblée, comme Français, les enfants nés, sur notre sol, des immigrés qui ont conservé les mœurs prolifiques de leur mère patrie.

La population du département ne cesse de grossir depuis cent ans, mais c'est parce que depuis cent ans aussi le flot de l'immigration ne cesse d'y faire ses apports et d'y déterminer ses conceptions subéquentes.

Il n'est donc pas du tout facile, démographiquement, d'isoler de ces alluvions multiples la population purement provençale et de préciser quand, dans quelle proportion et pourquoi cette population-là a décliné. L'Encyclopédie départementale s'exprime, à cet égard, dans les termes suivants : « Entre 1801 et 1911, le nombre des habitants des Bouches-du-Rhône s'est élevé de 285.012 à 805.532, gagnant 520.520 unités ou 182,6 %. Pendant ce temps, la France entière (sans l'Alsace-Lorraine, de mais avec Nice et la Savoie) ne passait que de 26.856.000 âmes à 39.002.000, augmentation de 12.746.000 ou 48 % seulement. Il y a pourtant lieu de regretter (oui, évidemment !) que, vu l'affaiblissement rapide du taux de la natalité et en dépit de l'afflux d'éléments ethniques féconds, l'augmentation de 520.520 habitants soit due à l'immigration presque exclusivement. »

Ce que nous voyons donc de plus clair dans ce qui est exposé ci-dessus, c'est que le groupe à peu près pur des 285.012 Provençaux tel qu'il existait dans les Bouches-du-Rhône il y a cent vingt-huit ans était remplacé, en 1911, par un groupe de 805.532 humains dont la grande majorité dérivait directement ou indirectement de l'immigration.

La natalité purement provençale, en 1801, était très abondante puisqu'elle égalait celle de la Russie de 1920 et dépassait de plus de six points la moyenne française de son temps. Voilà une donnée intéressante ! Or, dans toute la France, du Premier Empire à 1855, le taux général de la natalité, après avoir été de 31,9 pour mille, tomba à 26,3 pour mille. Et, nous dit l'Encyclopédie départementale, « la décroissance a été beaucoup plus rapide qu'il-

leurs dans notre département ». Pourquoi cela ? Pourquoi l'aptitude à la reproduction déclina-t-elle subitement en France, et plus encore dans les Bouches-du-Rhône que n'importe où, à partir de 1820 ?

Faut-il admettre que la Révolution et les guerres de l'Empire avaient décidément été des commotions par trop fortes d'où le déclin de notre vitalité devrait nécessairement résulter ? Ou bien faut-il rechercher, à côté de ces facteurs, d'autres origines dont nous ne parvenons point, pour le moment, à nous faire une idée ? La vraie science historique devrait être la recherche des causes de tels décaissements ébranlements, plus destructeurs en certaines régions qu'en d'autres.

La synthèse précédente des faits démographiques au dix-neuvième siècle, dans les Bouches-du-Rhône, si peu satisfaisante qu'elle soit, devra, faute d'aliments, nous suffire et il nous convient de considérer, sans plus tarder, l'époque contemporaine.

Malgré l'arrivée continue dans les Bouches-du-Rhône d'immigrés nouveaux, beaucoup plus prolifiques que la population ancienne (celle-ci méritant plus ou moins véritablement le qualificatif d'autochtone, mais s'étant en tout cas imprégnée déjà de nos mœurs), malgré cette arrivée qui permet à notre statistique de grossir le nombre de nos naissances, c'est tout au plus si, durant les années 1920, 1927 et 1928, ce département a équilibré ses pertes. L'allogène, hélas ! ne reste prolifique qu'à la première génération. Dès qu'il commence à s'« assimiler », il adopte des mœurs « similaires » aux nôtres : c'est tout dire.

En 1926, le chiffre des décès, dans ce département, dépassait d'une unité celui de ses naissances. En 1927, l'excédent d'une unité s'appliquait aux naissances. En 1928, il y avait, dans les Bouches-du-Rhône, 92 décès de plus que de naissances. Cette constatation suggère forcément l'idée que, chez les Marseillais de souche plus ou moins ancienne, la natalité est extrêmement faible. En effet, même aidé par le continu renfort de cette immigration qui s'installe sur son sol avec des habitudes de fécondité, ce département ne se classe cependant pas dans ceux qui enregistrent un excédent de la natalité sur la mortalité.

Il faut dire, toutefois, qu'il échappe au désagrément d'être compté au rang des départements catastrophiques (Lot, Gers, etc.). Les Bouches-du-Rhône sont équilibrées exactement comme l'Aveyron. Mais tandis que l'Aveyron, livré à lui-même, réussit à demeurer étale tout en projetant au dehors une robuste émigration dont profitent plusieurs autres départements, les Bouches-du-Rhône, elles, bien qu'elles reçoivent continuellement des immigrants nombreux de leurs enterréments par celui de leurs baptêmes. On voit là, d'un seul coup d'œil, tout le contraste, dans une similitude apparente, de leurs respectives positions.

Voici comment se décomposaient les résultats démographiques des Bouches-du-Rhône en 1928 :

	Naissances.	Décès.	En plus.
Ville de Marseille	10 556	10 682	126 décès.
— d'Aix	521	783	262 —
— d'Arles	469	482	13 —
Ar rond de Marseille	831	817	14 naiss.
— d'Aix	1 651	1 477	174 —
— d'Arles	1 109	998	111 —
	15 137	15 239	102 décès.

Ce tableau nous amène à la constatation très nette que, dans cette partie de la France, on meurt bien plus à la ville qu'à la campagne. En effet, les trois villes montrent un excédent de décès ; les trois arrondissements, sans leur chef-lieu, annoncent plus de naissances que de décès. En outre, la statistique administrative fait ressortir ce fait étonnant que l'excédent des décès sur les naissances, dans l'ensemble du département, est dû à la mortalité excessive constatée en 1928 dans la ville d'Aix.

Si l'on naît de moins en moins dans les Bouches-du-Rhône, félicitons-nous, d'autre part, en constatant que la mortalité, elle, depuis quelques années, quoique encore supérieure à la moyenne en France, décroît régulièrement. Si le nombre des naissances est passé de 16.258, en 1924, à 15.137, en 1928, celui des décès est descendu de 15.567 à 15.239.

En 1926, le taux de natalité le plus élevé a été, en France, de plus de 225 naissances pour 10.000 habitants, le plus bas de moins de 150 et le taux moyen de 188.

Cette proportion est, en 1925, de 178,6 pour l'ensemble du département, de 180,2 pour la ville de

Marseille, de 173,7 pour celle d'Aix et de 140 pour celle d'Arles, de 183,1 pour l'arrondissement de Marseille, de 185,4 pour celui d'Aix et de 173,8 pour celui d'Arles. Tous ces résultats, on le voit clairement, restent au-dessous de la moyenne française.

En ce qui concerne la mortalité, on a relevé, en France, en 1925, une moyenne de 175 décès pour 10.000 habitants. Or, en 1928, quant à l'ensemble du département, nous enregistrons 173,7 décès pour 10.000 habitants. On en compte 182 pour la ville de Marseille, 261 pour celle d'Aix, 143,8 pour la ville d'Arles, 180 pour l'arrondissement de Marseille, 165,9 pour celui d'Aix et 156,3 pour celui d'Arles.

Il est donc à noter que la ville d'Arles, les communes rurales de cet arrondissement et les communes rurales de l'arrondissement d'Aix ont une mortalité très inférieure à la moyenne française. Mais les villes d'Aix et de Marseille révèlent au contraire une situation sanitaire franchement mauvaise.

Quant à la mortalité infantile, elle diminue régulièrement. En 1925, nous avons déploré 2.947 décès d'enfants de moins d'un an ; en 1926, 1.733 ; en 1927, 1.662 ; et en 1928, 1.504. C'est là un résultat des plus importants. On a démontré ainsi les bienfaits d'une rationnelle puériculture. Celle-ci, d'avantage généralisée, sauverait beaucoup plus d'existences encore. Mais ne nous réjouissons pas trop vite car, si l'on en juge par les données qui suivent, de grands efforts restent encore à faire.

Le taux de la mortalité infantile, c'est-à-dire la proportion des décès d'enfants de moins d'un an pour 100 naissances, a été, pour la France, de 8,3 en 1927 et de 9,1 en 1928. Or, ce pourcentage est, en 1928, pour l'ensemble du département, de 9,92 ; pour la ville de Marseille, de 10,66 ; pour la ville d'Aix, de 10,84 ; pour la ville d'Arles, de 9,59 ; pour l'arrondissement de Marseille, de 11,77 ; pour celui d'Aix, de 8,23 ; pour celui d'Arles, de 8,29.

Nous sommes donc loin du pourcentage de 7,50 atteint en Angleterre et dans quelques départements français. Plus près des Bouches-du-Rhône, dans la ville de Lyon, le pourcentage des décès d'enfants de moins d'un an par rapport à 100 naissances est de 9,89 contre 10,66 à Marseille.

**

Une constatation de première importance domine toute cette énumération de chiffres. C'est que, dans les Bouches-du-Rhône comme dans l'ensemble de la France, le désastreux fléau c'est, plus encore que la dénatalité, l'excès de la mortalité générale.

Si la mortalité des Bouches-du-Rhône n'était pas supérieure à la mortalité moyenne de la France, déjà si élevée, ce département aurait enregistré, en 1928, une augmentation de population au lieu d'un excédent de décès. Ainsi donc, sans préjudice des efforts destinés à relever le taux des naissances, il convient de combattre, par tous les moyens, la mortalité. Une comparaison entre la situation démographique de la France et celle de plusieurs Etats a fait ressortir que, chez nous, la faiblesse de l'accroissement de la population tient plus à un excès de mortalité qu'à l'insuffisance des naissances.

« Il suffit, me dit un fonctionnaire, de savoir combien est insuffisante l'organisation de la lutte contre les fléaux sociaux, dans notre département, pour s'expliquer le taux excessif de notre mortalité. Sans doute, de réels efforts sont tentés, mais ils sont dispersés. Aucune coordination véritable n'existe encore entre les œuvres publiques ou privées d'hygiène sociale. Telle est, à mon sens, la cause principale de nos déceptions. La disproportion entre les dépenses faites et les résultats obtenus s'explique suffisamment de cette manière. »

Il nous intéresse d'apprendre que, de toutes nos villes, Marseille est celle qui, de 1911 à 1926, a subi la plus forte augmentation relative de sa population. Mais, à cet égard, notre allégresse est tempérée par la certitude que cette augmentation ne fut, à vrai dire, qu'une simple superposition.

Ainsi, durant cette période susdite, l'arrondissement d'Aix a gagné 12.647 habitants... mais dont 10.315 étaient des étrangers. Quant à l'arrondissement d'Arles, de 1911 à 1926, il accuse un gain minime de 940 unités. Mais comme, durant ces quinze années, 4.576 étrangers se sont établis sur son territoire, il s'est produit en réalité, dans cette partie du département, un déficit de population française exprimé par le chiffre 3.636 ! Voilà comment il faut raisonner si l'on veut exercer son intelligence et voir clair. L'élément ataviquement français s'amenuise au milieu de groupes allogènes en croissance continue.

Au total, les spécialistes sont amenés à conclure que la période 1911-1926 a été marquée, dans les

Bouches-du-Rhône, « par des modifications démographiques d'une importance exceptionnelle ». Comme dans tout le reste de la France, la population agricole, dans les Bouches-du-Rhône, diminue ses effectifs. Dans quelques communes, cette décroissance atteint même des proportions élevées : 30 % à Vernègues, 18 % au Paradou, 17,5 % à Lambesc, 16 % à La Roque-d'Autheron, etc. La riche ville de Tarascon, située au milieu d'une fertile exploitation agricole, comptait, en 1765, 9.595 habitants ; elle a rétrogradé, de 1911 à 1926, de 8.631 à 8.478 habitants.

Un document administratif mentionne ce qui suit : des 111 communes du département, 56 ont augmenté et 55 ont diminué depuis 1911. Ont augmenté, outre Marseille, les communes situées à la périphérie de l'agglomération marseillaise, soit la ville d'Aix, les communes du littoral, les communes riveraines de l'étang de Berre (zone à laquelle le plus brillant avenir économique est promis), les communes du bassin minier de Gardanne-Gréasque, celles enfin où se sont installées ou développées des industries. Conclusion : l'avenir des Bouches-du-Rhône s'oriente de plus en plus vers un industrialisme qui recrute à l'extérieur du département.

Et, durant le même temps, l'agriculture est abandonnée d'une manière persistante par les paysans provençaux. En 1872, la population totale du département se décomposait en 445.853 « urbains » et 190.058 ruraux. En 1926, 816.849 urbains n'ont plus, à côté d'eux, que 112.700 ruraux. Combien de pages faudrait-il écrire pour aborder à une aussi saisissante démonstration ? Quoique n'a pas le courage de regarder certains chiffres n'a pas le courage de penser.

**

Si énorme que soit l'agglomération étrangère déterminée par l'industrie marseillaise, n'allez point croire, pour cela, qu'il suffise de voyager à l'intérieur du département pour perdre de vue les groupes allogènes. Ceux-ci sont au contraire partout. Vous les retrouvez où que vous alliez. Dans la plupart des cas, dès qu'on cède un peu le vieux et magnifique manteau de la Provence, ce qu'on voit saillir c'est une chair nouvelle et drue dont les producteurs vécurent à l'extérieur de nos frontières. Me voici par exemple dans cette charmante ville d'Arles et, si je m'abandonne à mon penchant spontané, je me délecterais à vous détailler le célèbre portail roman de Saint-Trophime, et le cloître si connu de cette église, et le colosse amphithéâtre romain plus vaste encore que celui de Nîmes, et ces Alyscamps surchargés d'une immense histoire, ces Alyscamps où le Dante mérita et où le néant de tout ce qui est humain apparaît d'une manière encore plus définitive qu'en n'importe quelle autre nécropole.

Mais j'ai ici un programme à suivre ; la place dont je dispose est réservée à des observations positives, à des réalités, à des manifestations de la vie. Et puis, après avoir invité nos lecteurs à s'orienter vers l'avenir, pouvons-nous donner l'exemple d'une continuelle rêverie parmi les fantômes et les ombres ? Le hasard me fait assister à la sortie des ouvriers employés à de vastes bassins de décantation des eaux de la ville. Aucun d'eux, à ce qu'il me semble, ne s'exprime en français. Il en va de même, m'explique-t-on, dans la plupart des grands chantiers de la région : la main-d'œuvre italienne et espagnole y compte environ dans la proportion de 60 %. Les maçons, les cimentiers de la région sont en majorité Italiens ; nombre de gens m'affirment même qu'ils travaillent plus consciencieusement que les nôtres tout en montrant moins d'exigences. Sur cent laitiers ou éleveurs, dans l'arrondissement, soixante, m'assure-t-on, sont des Italiens. Plusieurs sociétés, qui pratiquent dans certaines zones de la Camargue ou de la Crau une agriculture industrielle, emploient très largement la main-d'œuvre italienne. Elles versent un prix convenu, par homme et par jour, à un régisseur et celui-ci recrute et rétribue ses travailleurs comme il le juge bon.

Certaines exploitations sont ici confiées, en bloc, à des Italiens qui présentent l'avantage d'être groupés en équipes homogènes et où n'entrent que des hommes vigoureux, endurants, aptes à un travail intensif. Au lieu d'avoir à recruter individuellement chaque personne, comme c'est le cas quand on emploie la main-d'œuvre française, on traite avec un *caporale* italien, sorte de chef d'équipe énergique qui dirige et (dit-on) exploite le labeur d'un nombre déterminé de ses compatriotes.

Autrefois, m'explique-t-on, l'opération du sulfatage et, beaucoup plus encore, celle des vendanges, motivaient dans les villages l'embauchage de toute une main-d'œuvre occasionnelle et fournissaient mo-

mentalement quelques ressources à des petites gens. Aujourd'hui, bien des propriétaires jugent plus simple de s'adresser à un *caporale* italien dont l'équipe mobile déblaie la besogne en un délai bref et se transporte ailleurs pour exécuter une autre tâche. Seule l'opération très délicate de la taille demeure exclusivement réservée à des spécialistes français. Quoi qu'il en soit, je ne remarque pas que cet état de choses motive de la part de la population indigène des protestations. L'habitude est devenue ici une seconde nature. L'anormal est considéré ici comme le normal. Ce pays semble déjà tout à fait résigné à cette pénétration étrangère ; il ne s'en étonne pas. Et, d'ailleurs, comment s'en étonnerait-il quand il est patent que, s'il en était privé subitement, une grande partie de son activité s'arrêterait. Et puis l'autochtone, non possédant, tend de plus en plus à éviter les dures besognes ; il rêve des situations urbaines, des petites fonctions : tant qu'il reste en compétition avec le travailleur italien, il estime qu'il est bien à plaindre. Il ne désire pas du tout travailler avec acharnement. Et d'ailleurs, pour être disposé à fournir un labeur intensif, il faut y être poussé par de grands besoins. Or l'homme sans enfants ne se sent point aiguillonné au même degré que le père de famille dont dépend l'avenir de plusieurs petits.

**

Une masse immense de documents, d'incertitudes et d'impressions troubles m'environne. En aucun département précédemment visité par moi, je n'éprouvai, à un tel degré, le sentiment d'une complexité insaisissable. Parviendrai-je, en fin de compte, à dégager les idées essentielles ensevelies sous un tel chaos ?

On le comprendra, on l'exercera, ce désir puéril, presque inavouable, qui me prend de rechercher un éclaircissement possible dans une contemplation générale des choses. Voir les choses de haut, est-ce toujours le moyen de bien les voir ? Evidemment non. Mais il faut interrompre, par un instant de répit, par une rêverie sans but défini, l'absorbante et décevante analyse.

Un matin, hanté par le désir de retrouver l'une des plus exquises et des plus tenaces sensations de ma jeunesse, je monte — encore une fois ! — à Notre-Dame-de-la-Garde. Ah ! que Marseille est enchanteresse quand, élevé au-dessus d'elle, dans le royaume du vent, on la voit de loin sans rien entendre de ses tumultes, sans rien connaître de ses détours. Sans doute ce n'est ni le panorama de Constantinople, ni celui du Kremlin moscovite, mais il y a là une vue où tout est charme et sérénité ; la grande cité ne se montre ici que dans ses aspects de séduction et reste muette sur tant de secrets qu'elle semble nous inviter à ne point vouloir pénétrer.

Toute mauve et vieux rose, elle est couchée dans son cercle de collines rocheuses et dentelées, couleur de vert-de-gris et de cendre. Ses flots d'étaim sont

des incrustations, dans l'émail bleu cru de la mer, la joie de vivre tombe, plus intense qu'ailleurs, avec une ardente lumière. Le Vieux-Port, où je me rappelle avoir vu naguère des rangées serrées de godillettes et de tartanes, le Vieux-Port n'est plus qu'un grand bassin des Tuileries où flotte, mais rigoureusement alignée, toute une poussière de yachts et de barques.

Et là-bas, vers le nord, derrière la grande jetée du large, c'est la perspective de ces bassins célèbres où les hasards des voyages me fressent moi-même débarquer plusieurs fois, c'est la Joliette, Arène, la Madrague, l'Estaque, la Pinède, l'îlot de Mourèpiane, l'entrée du canal de Marseille au Rhône...

Plus loin encore que tout ce que nous venons d'énumérer, à 10 kilomètres de cette église qui nous fournit un si incomparable belvédère, là-bas, là-bas, de l'autre côté de la baie, au ras du flot, si vos yeux ont la force de scruter de telles distances, vous distinguez, petit, dérisoirement petit, un demi-cercle noir : l'entrée du tunnel du Rove, l'une des merveilles qui étonnent encore parmi les merveilles de notre temps.

Pour te deviner mieux, à Marseille, pour rechercher s'il existe réellement ce pouvoir magique qu'on attribue d'enjôler toutes les races, de broyer tous les atavismes et d'unifier toutes les origines, n'ai-je pas bien fait, somme toute, de gagner ce lieu élevé où rien de toi n'apparaît plus que ce qui te rend capable d'émouvoir tous les êtres ?

LUDOVIC NAUDEAU.

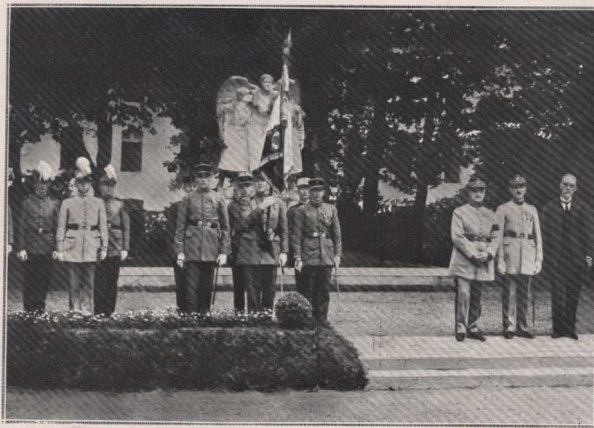
On lira, dans un prochain numéro, la suite de cet article que son importance nous oblige, exceptionnellement, à publier en deux fois.

FÊTE MILITAIRE A SAINT-MAIXENT

Simplicité, grandeur, émotion, tels sont les éléments habituels de toute fête militaire. Celle qui vient de se dérouler à Saint-Maixent, ces jours derniers, à l'occasion de la nouvelle promotion, les réunissait tous les trois. Cette cérémonie se substituait cette année à une autre d'un caractère plus familier et moins solennel, le Demi-Tour, qui datait des débuts de l'École. Une modification aux programmes portait à deux ans la durée des études à l'occasion de ce changement.

Devant le monument aux morts, le drapeau déposé par la promotion sortante, dite du Général-Larguez, a été transmis aux futurs officiers de la promotion montante baptisée Général-Clavery. Le général Clavery est un ancien élève de Saint-Maixent qui fut tué dans le Sud-Algérien en décembre dernier. Son frère, ministre plénipotentiaire, assistait à la cérémonie, à laquelle la présence de cet homme déjà âgé et vêtu de deuil ajoutait une note presque poignante. Les trois promotions de l'École comprenant deux compagnies de sous-lieutenants, deux compagnies d'aspirants et deux compagnies d'élèves-officiers de réserve défilèrent alors.

Une reconstitution historique de la chanson de marche à différentes époques permit à ces jeunes gens de faire preuve d'imagination et de verve après avoir, par leur attitude, fait preuve de noblesse d'esprit et de cœur.



A Saint-Maixent : la cérémonie de la remise du drapeau à la nouvelle promotion (promotion Clavery). A gauche, la délégation de Saint-Cyr ; au centre, la nouvelle garde du drapeau ; à droite, le général Borie, le général André, commandant l'école, et M. Clavery, frère du général tué à Alt-Yakoub. — Phot. Preys.

FRANCE et BELGIQUE	GRANDE-BRETAGNE	EUROPE LATINE	EUROPE CENTRALE	LE NORD
<p>France</p> <p>Accroissements territoriaux : Alsace-Lorraine ; Sarre (plébiscite) ; colonies allemandes (Togo et Cameroun). Elections du 16 nov. 1919 : Chambre « bleu horizon ».</p> <p>Election Deschanel, 17 janv. 1920. Ministère Millerand. — Procès Caillaux, févr. — Occupation des villes du Mein, 17 févr. — Démission Deschanel, sept. — Election Millon de Trianon, 4 juin (Hongrie) ; de Sèvres, 10 août (Turquie), (caduc). Ministère Briand, janv. 1921. — Occupation allée des villes de la Ruhr, 8 mars. — Ultimatum du 6 mars à l'Allemagne, qui cède. — Conférences de Washington, nov.-déc. (V. États-Unis). Ministère Poincaré, 1922. — La question financière vient au premier plan. Occupation franco-belge de la Ruhr, 11 janvier 1923 ; partie gagnée en nov. — Traité de paix de Lausanne avec la Turquie, 24 juillet. Vote des décrets-lois, 8 févr. 1924. — Elections du 11 mai. — Victoire du Cartel. — Ministre Fr. Marsal, 10 juin. — Démission Millerand, 11. — Election Doumergue, 13. — Ministre Herriot, 16. — Reconnaissance des Soviets, 18 oct. — Amnistie de Caillaux et Mabry, 18 nov. Suppression et rétablissement de l'ambassade auprès du Saint-Siège, 27 févr. 17 avril 1925. — Ministre Painlevé, 17 avril (Caillaux aux Finances). — Evacuation de la Ruhr, 25 août. — Accords de Locarno, 16 oct. — Ministre Briand, 23 nov. Chute du franc. Comité des experts financiers, 31 mai 1926. — Ministre Herriot, 20 juil. La lire à 240. — Ministre Poincaré, 23 juil. Décrets-lois du 3 août. — Rétablissement financier. — Réforme administrative et judiciaire, 14 sept. Condamnation de l'Action Française par le Saint-Siège, 8 janv. 1927. — Procès du complot catalan, 20 janv. — Alsace : procès abbé Haspy contre Helsen, avril. — Arrestation et éviction de L. Daudet, juin-juil. — Les Soviets rappellent leur ambassadeur Rakowsky, déc. Elections du 22 avril 1928 : poincaristes. — Stabilisation du franc, 24 juin. — Faute Briand-Kellogg, 27 août. — Remaniement du ministère Poincaré, déc. — Attentat Fachot, 21 déc. — Acquittements de l'automobiliste alsacien Roos et de Benoit (attentat Fachot), mai et juin 1929.</p> <p>Réparations. — Conférences de Londres, déc. 1919. — San-Remo, Hythe, Boulogne, Bruxelles, Spa, 1920. — Paris, Londres, 1921. — Cannes, Gênes, Paris, La Haye, Londres, 1922. — Occupation de la Ruhr (v. haut plus), janv. 1923. — Plan Dawes, avril 1924. — Plan Young, 8 juil. 1929.</p> <p>Maroc. — De 1919 à 1925 : encrenement du Moyen-Atlas. Elargissement du couloir de Taza. Facturation du Tailhalet, 1919. — Frite d'Ouezzan, 1920. — Offensive rifaine, avril 1925 : Fez et Taza menacées. Contre-offensive Pétaïn, mai. — Coopération franco-espagnole, sept.-oct. — Steeg succède à Lytaucy, oct. 1925. — Soumission d'Abd-el-Krim, mai 1926. — Drame d'Oued Zem, oct. 1928. — Saint, résident général, 3 janv. 1929. — Opérations au Tailhalet, avril. — Guet-apens d'Ait-Yakoub, 12 juin.</p> <p>Belgique</p> <p>Accroissements territoriaux : Moresnet, Eupen et Malmédy. Difficultés politiques nées de la question flamande et de la majorité introuvable. — Ministères : Delacroix, 1919 ; Carton de Wiard, 1920 ; Theunis, 1921, 1923, 1924 ; Van de Vyvere, Poulet, 1924 ; Jaspard, 1926. — Accord militaire défensif avec la France, 7 sept. 1920. — Occupation de la Ruhr avec la France, janv. 1923. — Stabilisations monétaires Janssen (écho) et Franqui, févr.-oct. 1926. — Elections du 26 mai 1929.</p>	<p>Angleterre</p> <p>Accroissement territorial : colonies allemandes. — Difficultés économiques. — Elections du 14 décembre 1919, conservatrices. Grève des cheminots et des mineurs, sept.-oct. 1920. Grève générale, 15 avril 1921. Après les accords de Washington de 1921-1922, dénonciation de l'alliance japonaise et politique de rapprochement avec les Soviets. A la suite de la défaite grecque en Asie Mineure (v. Turquie), démission Lloyd George, oct. 1922. — Ministre Bonard Law (conservateur). Ministère Baldwin (conservateur), 1923. — Crise du chômage, oct. — Elections du 6 déc., antiprotectionnistes. Grèves des chemins de fer et des dockers, janv.-févr. 1924. — Ministre Mac Donald (travailleurs), janv. — Reconnaissance des Soviets et accord commercial, 8 août. — Elections du 29 oct. : conservatrices et antisoviétiques. — Ministre Baldwin (conservateur), 4 nov. — Démission de l'accord du 8 août. Rétablissement de l'étalon-or, 4 mai 1925. — Crise charbonnière. Grève générale, mai 1926. — La Conférence impériale de Londres crée un nouveau statut des Dominions, nov. — Rupture avec les Soviets, en raison de leur propagande révolutionnaire, 24 févr. 1927. — Incident du « prayer book », déc. Maladie du roi George V, nov. 1928. — Accord naval du 28 juil. avec la France. — Elections du 30 mai 1929 : travaillistes. — Ministre Mac Donald, 8 juin.</p> <p>Irlande</p> <p>Le 21 juin 1919, les députés irlandais constituent le Parlement indépendant d'Irlande (Deal Easann) ; E. de Valera, président. En 1920, guerre civile : terrorisme du « Sinn Féin ». — Mort de Mac Swiney, 26 oct. — Destruction de Cork, 11 déc. — « Peace restoration act ». En 1921, coup de théâtre : le traité de Londres du 6 déc. constitue l'Etat libre d'Irlande. Griffith, puis Cosgrave, présidents de la République, 1922. — Scission entre les extrémistes et les modérés : reprise de la guerre civile. En 1923, l'Irlande est admise dans la S.D.N. — Elections gouvernementales. En 1925, accord entre Dublin (Etat libre catholique) et Belfast (Ulster protestant). — L. de Valera fonde le « Fianna Fáin ». En 1926, nouveaux troubles. — Etat de siège. Réélection du président Cosgrave, janv. 1927. — Le groupe d'opposition Valera vient siéger au Parlement.</p> <p>Egypte et Indes (V. col. 8 et 9.)</p>	<p>Italie</p> <p>Accroissements : Trentin, Istrie et Trieste, Fiume, Zara, îles de l'Adriatique (Autriche). De 1919 à 1921, difficultés intérieures et extérieures nées de la poussée socialiste et communiste et de la question de Fiume, où d'Annunzio s'installe en sept. 1919. Après que l'accord de Rapallo du 17 nov. 1920 avec la Yougoslavie a déclaré Fiume indépendante, le traité de Rome du 27 juin 1922 l'attribue à l'Italie. Mort du pape Benoît XV, 22 janv. 1922. — Avènement de Pie XI, 6 févr. — Pour répondre au communisme près de triompher, avènement du Fascisme. — Congrès de Naples et marche sur Rome, 26 oct. 1922. — Ministre Mussolini. — Dictature de fait. — Réaction antidémagogique. Conflit avec la Grèce, août 1923. — Bombardement et occupation de Corfou, sept. Arbitrage de la Conférence des Ambassadeurs. Elections du 6 avril 1924 : fascistes. — Assassinat du député socialiste Matteotti, 11 juin. — Période critique du régime fasciste. Il en sort, en 1925 après l'adoption de mesures de rigueur, victoire et fortifié. — La politique extérieure, d'abord dirigée contre la Petite Entente, tend à un rapprochement. Mussolini prend presque tous les portefeuilles, 3 janv. 1926. — Attentats et manifestations antifascistes. — Suppression de la franco-maçonnerie. Crise du chômage, 1927. — Charte du travail. — Organisation coopérative. — Relèvement financier. — Stabilisation de la lire, 21 déc. — Loi électorale du 16 mars 1928 : représentation purement corporative. — Difficultés avec l'Autriche pour la question du Haut-Adige. Les Accords de Latran avec le Saint-Siège, 11 févr. 1929, résolvent la question romaine. — Elections plébiscitaires du 24 mars. — Parlement corporatif.</p> <p>Espagne</p> <p>De 1919 à 1923, désordre intérieur et crises ministérielles. — Assassinat de Dato, 30 août 1921. — L'ordre est rétabli par le général Primo de Rivera qui, à la suite du coup d'Etat de Barcelone du 23 sept. 1923, fonde un « Directoire militaire », remplacé le 2 déc. 1925 par un ministère normal. Tentative révolutionnaire de Cuidad Real, réprimée, févr. 1929. — Régime dictatorial. Maroc. — Prise de Chechaouen, 1920. — Soulèvement du Rif sous Abd-el-Krim. — Désastre d'Annual, 20 juil. 1921. — Repli vers la côte, 1924. — Offensive franco-espagnole, sept. 1925. — Prise d'Adjir. (V. France). — Réoccupation de Chechaouen, 10 août 1926.</p> <p>Portugal</p> <p>Présidents de la République : Dr d'Almeida, 1919 ; Teixeira Gomes, 1923. Echec de deux tentatives révolutionnaires, avril-juillet 1925. — Coups d'Etat des généraux Gomes de Costa et Carmona, mai, juil. 1926. Echec de nouvelles tentatives du général Souzaet du commandant Camara, févr.-août 1927. Le général Carmona est élu président de la République, mars 1928.</p>	<p>Allemagne</p> <p>Après la défaite, par le gouvernement socialiste d'Ebert (début de 1919), des spartacistes (Liebknecht) et des internationalistes (Rosa Luxembourg) ; assemblée de Weimar. — Ebert, président du Reich. — Cabinets Scheidemann et Bauer. — Constitution républicaine de Weimar, 11 août 1919. Occupation franco-italienne de la Haute-Silésie, mars 1920. — Troubles et attentats. — Coup d'Etat à Berlin de Kapp et du général von Ludwitz, mars. — Résistance populaire ; grèves ; mouvement séparatiste dans la Ruhr. — Les Alliés occupent les villes du Mein, 17 févr. — Cabinet H. Muller, mars. — Occupation interalliée des villes de la Silésie, 20 mars. — Acquiescement à Leipzig des coupables de la guerre. — Ultimatum interallié, 1^{er} mai. — Démission du ministre et ministre Wirth, juil. — Assassinat d'Erzberger, 26 août. Traité de Rapallo avec les Soviets, 16 avril 1922. — Assassinat de W. Rathenau, 24 juin. — Ministre Cuno, 14 nov. — Effondrement du mark. Occupation franco-belge de la Ruhr, 11 janv. 1923. — Troubles en Thuringe, en Saxe et à Hambourg. — En Bavière, tentative séparatiste de von Kahr, oct. et coup d'Etat à Munich de Hitler et Ludendorff ; échec, nov. — Ministre Marx, nov. — 1^{re} étape du redressement financier : le rentenmark. — Echec de deux tentatives de séparatisme rhénan en 1919 et 1924. 1924 : 2^e étape du redressement financier : le goldmark. — Ministre Luther. Hindenburg élu président du Reich, 26 avril 1925. — Les Franco-Belges évacuent la Ruhr, juil.-août, et les Anglais la zone de Cologne, 30 nov. — Ratification des accords de Locarno, 5 déc. Ministère Marx, mai 1926. — Admission de l'Allemagne dans la S.D.N., 10 sept. — Incident des fortifications de la frontière polonaise. Suppression de la Commission de contrôle interalliée, 3 janv. 1927. Ministère H. Muller, 20 juin 1928, remanié le 10 avril 1929. — Troubles communistes du 1^{er} mai à Berlin.</p> <p>Autriche</p> <p>Après l'abdication de l'empereur Charles II, le 11 nov. 1918, proclamation de la République. — Les Alliés s'opposent à toute tentative de rattachement à l'Allemagne (Anschluss). Crise économique et financière : l'Autriche est sauvée par le chancelier Mgr Seipel (arrivé au pouvoir en juin 1923), grâce au concours des Alliés et de la S.D.N. Stabilisation monétaire en deux étapes : 1923 et 1924. — Antinomie entre le gouvernement, conservateur, et la municipalité de Vienne, socialiste. Après l'attentat de juin 1924, Mgr Seipel démissionne, cède la place à M. Ramek, puis reprend le pouvoir en oct. 1926. Troubles révolutionnaires de Vienne en juil. 1927. M. Miklas élu président de la République le 5 déc. 1928. Démission de Mgr Seipel, 3 avril 1929. — Cabinet Steeruwitz.</p> <p>Hongrie</p> <p>Après la Proclamation de la République, 16 nov. 1918 (Karolyi, résident), gouvernement bolchevique de Bela Kun, 20 mars 1919, renversé le 3 août par l'armée roumaine. Echec de deux tentatives de restauration, en mars et oct. 1921, par Charles II, interné à Madère, où il meurt le 1^{er} avril 1922. Affaires des faux billets de banque français, 1926, et des mitrailleuses du Saint-Gothard, 1928. — Campagne pour la révision du traité de Trianon.</p>	<p>Pologne</p> <p>Comprend : Pologne orientale (Russie) ; Poméranie, Pomeranie et Haute-Silésie (Allemagne) ; Galicie (Autriche). — Filéusko acquiert la Posnanie, la Galicie et la Volhynie, 1918-19. Une offensive russe, en 1920, menace Varsovie ; elle est repoussée sur la Vistule, en août, avec le concours des Alliés et du général Weygand. Traité d'alliance avec la France, 3 févr. 1921. — Conflit avec la Lituanie pour Vilna (v. Lituanie). — Le plébiscite en Haute-Silésie du 20 mars 1921 donne une partie des districts à la Pologne. — Conflits. Assassinat du président Narutowicz ; élection Wojciechowski, déc. 1922. Coup d'Etat de Pilsudski, 31 mars 1926 ; il ne prend que la présidence du Conseil, qu'il abandonne en 1928, gardant seulement le portefeuille de la Guerre. Rétablissement financier en 1927. — Mouvement d'émigration en France. Cabinet Switalski, 14 avril 1929.</p> <p>Russie</p> <p>La révolution de 1918 a fait de la Russie l'U.R.S.S. (Union des Républiques socialistes soviétiques). — Dictature Lénine-Trotsky. — Le 16 juil. 1918, massacre à Ekaterinbourg de Nicolas II et de la famille impériale. Guerre contre la Pologne et les armées de la contre-révolution. — Après la défaite russe sur la Vistule d'août 1920, traité de paix de Riga avec la Pologne du 18 mars 1921. — Succès, les armées de Youdenitch (nord), Denikine (Caucase), Koltchak (Sibère) et Wrangel (Crimee) sont mises hors de cause. — Les Français évacuent Odessa et Sébastopol, et les Anglais, Arkhangelsk, 1919-1920. Le traité du 5 nov. 1921 avec le Japon répartit les zones d'influence en Asie. Traité de Rapallo avec l'Allemagne, 16 avril 1922. — Persécution religieuse. — Mort de Lénine, 22 janv. 1924, remplacé par Rykoff. — Reconnaissance des Soviets par l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la France, 1924. A partir de 1926, schisme entre les modérés et les extrémistes. En 1927, Rakowsky et Kamnéff sont exclus du Comité central. Zinovief et Trotsky sont bannis. Ioffe se suicide. Staline reste seul maître. — Détresse économique. — Gyrozoff remplace Rykoff, 21 mai 1929. La Russie soviétique est gouvernée par la III^e Internationale, dont les chefs ont été Lénine, puis Zinovief et par la « Guépou ». — Le régime actuel évolue vers le capitalisme bourgeois.</p> <p>États baltes</p> <p>Le traité de Brest-Litovsk (7 mai 1918) avait enlevé à la Russie la Lituanie, la Livonie, l'Esthonie et la Finlande. — Après la défaite allemande, les États baltes deviennent indépendants. — La Courlande et la Livonie réunies forment la Lettonie. En Lituanie, conflit avec la Pologne, pour Grodno, qui échoua en 1919 à la Lituanie, et pour Vilna. Le conflit pour Vilna, porté en 1927 devant la S.D.N., est pendante. Mémel a été, en 1924, attribué à la Lituanie. En Esthonie, échec en 1924 d'un complot soviétique pour instaurer un gouvernement bolchevique.</p> <p>Ville de Dantzig</p> <p>Le traité de Versailles a érigé Dantzig en ville libre, sous le contrôle de la S.D.N. — Frictions continues avec la Pologne ; incident de la boîte aux lettres en 1925, etc.</p>

M. P.-Louis Rivière, officier de chasseurs alpins pendant la guerre, est l'auteur du Tableau de 1914 à 1918, que nous avons publié en 1919, et qui figure en fin du Tome II de notre « Album de la Guerre ». M. P.-Louis Rivière, officier de chasseurs alpins pendant la guerre, est l'auteur du Tableau de 1914 à 1918, que nous avons publié en 1919, et qui figure en fin du Tome II de notre « Album de la Guerre ». M. P.-Louis Rivière, officier de chasseurs alpins pendant la guerre, est l'auteur du Tableau de 1914 à 1918, que nous avons publié en 1919, et qui figure en fin du Tome II de notre « Album de la Guerre ».

Table with 5 columns: PETITE ENTENTE et BALKANS, ORIENT et EXTRÊME-ORIENT, AMÉRIQUE. Sub-columns include Tchécoslovaquie, Roumanie, Albanie, Grèce, Bulgarie, Turquie, Arabo-Syrie, Egypte, Caucase, Perse, Afghanistan, Indes, Japon, États-Unis. Each cell contains historical events and dates.

Prosauteur et poète, juriste et historien dont les travaux ont été récompensés par l'Académie française et par l'Institut, notre collaborateur, après s'être spécialisé dans des études de droit et de sociologie critique qui manquent à nos bibliothèques et dont ce «Tableau» est en quelque sorte la condensation. Cet ouvrage doit paraître prochainement à la Librairie Lavoiselle.